L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 17 JANVIER 1892.

# LES DESSOUS D'UN SUICIDE.

I

Parmi les affaires judiciaires qui, dans ces dernières années, ont passionné l'opinion publique, il n'en est pas de plus mystérieuse que celle qu'on a désignée sous le nom "d'Affaire Maubrun-Legras" et qui vient de se dénouer par la mort subite d'un des personnages qui s'y trouvèrent mêlés.

Une jeune fille de vingt-deux ans, orpheline, Mlle Suzanne Maubrun, était accusée d'avoir, après le décès de son tuteur, simulé un testament qui lui assurait la succession de ce dernier, au détriment de l'héritière naturelle, sa veuve, Mme Legras, sœur du défunt.

Mme Legras revendiquait l'héritage. Elle alléguait la fausseté du testament produit par la pupille de son frère et en présentait un qui n'eût laissé aucun doute sur la volonté du mort de ne pas la dépouiller, s'il n'eût été d'une date antérieure à l'autre; mais celui-ci, disait-elle, avait été fabriqué par Mlle Maubrun après le décès du testateur; elle insinuait même que la jeune fille, afin de jouir plus vite de la fortune de ce malheureux, avait hâté sa fin, en laissant, durant toute une nuit, une croisée ouverte dans la chambre où l'agonisait.

De cette double accusation, la Justice ne retenait que celle de faux, l'autre étant impossible à établir; mais c'était assez pour motiver une instruction criminelle au cours de laquelle le magistrat chargé d'y procéder prenait de plus en plus parti contre Suzanne Maubrun.

Détenue et au secret, encore privée des conseils d'un avocat, la jeune fille se défendait cependant avec énergie; par malheur, ses efforts étaient vains et, à tort ou à raison, impitoyable, le juge ne s'appliquait qu'à réunir des charges contre elle.

Le secret fut enfin levé et l'accusée put communiquer avec l'avocat qu'elle s'était choisi sans le connaître autrement que de réputation.

Il se nommait Sixte Rémy.

Quoique l'un des plus jeunes du barreau de Paris, il était considéré comme celui à qui sa science et sa pénétrante éloquence assuraient le plus brillant avenir.

A l'appel de Mlle Maubrun, il accourut, intéressé déjà au sort de sa cliente parce que les journaux avaient raconté d'elle et par deux lettres qu'elle lui avait écrites.

Il était encore sans parti-pris, n'avant pu se faire une opinion avant d'avoir entendu l'accusée; mais lorsque, dans le cadre abject du Dépôt, entre les murailles nues d'une étroite cellule, elle parut devant lui, accablée par son infortune, belle d'une beauté de martyre, véritablement fascinante avec son regard de sphinx, caressant et mystérieux, sa chevelure rousse entourant d'un nimbe d'or la blancheur laiteuse du visage aux lignes délicates et au taille ondoyante, dans l'entretait protester de son innocence, il fut convaincu qu'elle était pure du crime dont on l'accusait et prit à cœur l'honneur compromis de Mlle Maubrun, comme si c'était son propre honneur.

Aussi ingénieux qu'ardent à la défendre, c'est dans les actes de Mme Legras qu'il en chercha les moyens.

Il fouilla la vie de cette femme, reconstitua son passé, parvint à démontrer que, vénale et longtemps galante, elle n'avait cessé de vouloir nuire à Suzanne et, pour ressaisir l'héritage qui lui échappait, n'était servie d'un testament arraché jadis à la faiblesse de son frère et annulé depuis, en accusant la pupille de celui ci d'en avoir simulé un.

Quelques semaines plus tard, Mme Legras, arrêtée à son tour, était renvoyée devant la Cour d'assises et, malgré ses protestations désespérées, condamnée aux travaux forcés à temps.

Quant à Suzanne, grâce à son défenseur, elle recouvrait la liberté.

—Comment vous exprimerai-je ma gratitude! lui demanda-t-elle avec émotion quand, au lendemain de ce grand jour, ils se revirent.

Tout en lui parlant, elle lui avait tendu la main : cette main, il la retint dans les siennes et répondit :

—Puisque vous me l'avez donnée, laissez-la moi; je vous aime.....

Elle tressaillit, toute surprise et, subitement pâlie, le regarda, hésitante, sans comprendre; mais, comme il la suppliait des yeux, elle se sentit enveloppée par cet amour et soupira :

—Gardez-la.

C'est ainsi qu'ils s'épousèrent.

II

Mariés depuis trois ans, mariés et heureux, nulle ombre apparente n'altérait leur bonheur. Un fils leur était né. Le renom du père s'avait fait plus grandir, Gilbert, bonheur, fortune, tout lui venait à souhait. La beauté de Suzanne s'était épanouie dans les joies du plus noble amour qu'eût jamais inspiré et partagé une femme. Il suffisait de les voir ensemble pour comprendre l'étendue de leur félicité. Jamais deux êtres ne parurent, à un plus haut degré, faits l'un pour l'autre, et telle était la magie de leur existence que Sixte Rémy se demandait souvent si de telles heures, tôt ou tard, n'appelleraient pas de ces catastrophes sur sa maison.

Cette crainte, heureusement, ne s'élevait en lui qu'à de rares intervalles; mais lorsqu'elle s'emparait de son cœur, avec la force d'une obsession combattue en vain, elle apportait à sa suite tout un flot de pensées amères, de questions et de doutes, contre le quel ce n'était pas trop de tout son amour pour élever une digue!

En ces instants troubles, ces fiévreux souvenirs le ramenaient vers le passé, vers les circonstances, malgré tout assez obscures, auxquelles il devait avoir connu Suzanne; son imagination reconstituait le dramatique événement où la jeune femme avait failli sombrer et dominé tout à coup par le mystère qu'il n'avait pu pénétrer, par les protestations de la veuve Legras, qui retentissaient toujours à son oreille, il en arrivait à solliciter une certitude, désireux de savoir laquelle des deux avait dit la vérité.

Ce doute douloureux était involontaire; il n'en accusait comme d'un crime, s'efforçait de le chasser loin de lui, en se disant que soupçonner Suzanne constituait une injure pour elle, une atteinte à la pureté de cette âme en laquelle, depuis qu'ils s'étaient unis, il n'avait jamais surpris aucune contradiction ni embarras, même quand quelque allusion, volontaire ou non, évoquait les événements depuis si longtemps accomplis.

Il sortait de ces crises honteux, meurtri par son angoisse, et de ces blessures, il ne parvenait à guérir qu'en se plongeant avec rage dans son amour qui, seul, lui procurait l'apaisement et l'oubli.

Alors, de nouveau et pour longtemps, il se remettait à vivre confiant et heureux, jusqu'au jour où, tout à coup, son mal, habilement dissimulé à Suzanne, le reprenait, le livrait à toutes les cruautés du doute, le contraignait à penser à la condamnée, à cette malheureuse qui subissait sa peine dans une Maison centrale et dont le visage désespéré s'offrait à ses yeux, tandis qu'à ses lèvres montait ce cri qu'il ne conteuait qu'avec peine:

—Si cependant elle était innocente!..

Il y avait des mois qu'avec des intermittences réparatrices durait ce doute, quand, un matin, Sixte Rémy reçut une lettre du directeur de la Maison centrale de Clermont où était détenue la veuve Legras : malade et à toute extrémité, cette infortunée avait exprimé le désir de confier au mari de Suzanne un secret de conscience et recourir à l'entremise du directeur pour obtenir de l'avocat à qui était due sa condamnation qu'il se rendît auprès d'elle.

Sixte n'hésita pas. Il était de ceux qui tiennent pour sacrées les prières des mourants. Et puis, peut-être, espérait-il trouver dans les confidences qu'il allait recueillir des preuves certaines de la culpabilité de Mme Legras.

Il partit donc au reçu de la lettre qui le mandait, sans dire à Suzanne le motif de son rapide voyage, et, deux heures plus tard, il était au chevet de la mourante.

—Je vous remercie d'être venu, monsieur, soupira-t-elle, en le voyant. Avant de quitter ce monde, je tenais, dût voire vie en être troublée à jamais, à vous faire une déclaration qu'exige l'honneur de ma mémoire. Au moment de paraître devant le souverain juge, on ne ment pas. Je touche à ce moment redoutable et ce que je vais dire est l'expression de la vérité.

—Qu'est-ce donc? s'écria Sixte, anxieux.

—Vous m'avez fait condamner, monsieur, condamner pour crime de faux; il faut donc que vous sachiez que ce crime, je ne l'ai pas commis, et que c'est injustement que, depuis trois ans, je suis emprisonnée.....

—Vous l'avez affirmé déjà, pauvre créature, et vous avez été convaincue de mensonge!..... Ne dois-je pas croire que vous mentez encore!

—Au nom de Dieu qui me jugera tout à l'heure, j'affirme n'avoir dit que la vérité!

—Est ce ma femme que vous accusez? fit Sixte éperdu.... car, enfin, il y a un coupable, si ce n'est vous.....

Elle réunit dans un dernier effort ses forces épuisées et répondit :

—Je n'accuse personne; je dis seulement que je suis innocente!.....

Une fois encore, Sixte Rémy voulut protester, convaincu que, par cette déclaration au lit de mort, la femme Legras voulait tirer vengeance de Suzanne. Mais elle ne l'entendait plus. Elle était tombée soudain dans un délire précurseur de la fin, et de sa bouche blêmie se s'échappait qu'un mot qu'elle répéta jusqu'à la fin :

—Oui, innocente!....

III

Cet émouvant incident devait coûter à Sixte Rémy le bonheur et la vie : les confidences de la morte l'avaient bouleversé.

Qu'allait-il faire, maintenant? Oserait-il interroger Suzanne, tenter de lui arracher une protestation ou un aveu? A quoi bon! Ne recouterait elle pas longtemps devant l'aveu, s'étant obstinée, mêmé refusée à un fait aucun? Quant à la protestation, qui convaincrait-elle? Ne valait-il pas mieux étouffer cette affaire et n'en parler jamais, pas plus à Suzanne qu'à autrui?

Il rentra le même soir à Paris, malade, désespéré et jeté en cet état malade! non par une certitude,—il n'en avait aucune, —mais par quelque chose de pis : par le doute, un doute abominable et cruel, dont il était à ce point torturé qu'il lui semblait que la culpabilité, même prouvée, de Suzanne le ferait moins souffrir que l'incertitude dont il était la proie.

En arrivant chez lui, sans s'ouvrir à sa femme des causes de son anxieuse tristesse, il prétexta d'une grande fatigue et se retira dans son appartement où il voulut être seul.

C'est là que, le lendemain matin, son valet de chambre le trouva, étendu sur son lit, le cœur troué d'une balle, sa main tenant encore le revolver avec lequel, affolé par le doute qui le poursuivait, il s'était donné la mort.

Coupable ou innocente, Suzanne n'a pas su pourquoi il s'était suicidé et probablement ne le saura jamais.

ERNEST DAUDET.

---

Quillembois a assisté à la dernière chasse présidentielle.

—C'est curieux, raconte-t-il, j'y ai fait sensation. On me regardait comme le vean à deux têtes!

—Oh! voyons, Quillembois, dit M. X., vous exagérez de moitié.

---

Pour finir, une charade charentonnesque :

Mon *premier* a été volé; mon *deuxième* s'bourre; mon *troisième* vaut cent francs, et mon *tout* est un *véhicule*.

Sans attendre votre réponse, voici : Mon premier—*fil*—a été volé, puisque l'on dit toujours : alcali volatil.

Mon deuxième—*ba*—s'bourre, puisque Bucéphal et Phal-s'bourg.

Mon troisième—*ry*—vaut cent francs, puisque Rivoli et Lycée Saint-Louis, *Tilbury* est mon tout.

---

A la visite du médecin :

—Comment vous sentez vous, ce matin?

—Pas mal, docteur. J'ai bon appétit, je dors bien.....

—Tenez, voici une ordonnance qui vous enlèvera tout cela.

---

M. Prudhomme remercie, affectueusement, un ami qui vient de lui rendre un service.

—Ah! oui, murmure t-il, je suis un homme original; je ne me suivens de tout ce qu'on me fait, même du bien!

---

On parle de Molière.

Ramollot.—Ah! oui, celui qui a un frère si célèbre.

—Un ami.—Il frère si célèbre?...

Ramollot.—Tiens. Vs être donc un ignorant? N'avez donc jamais tendu parler de Pierre Meulière?.....

---

On parle d'une dame âgée qui a perdu plusieurs gendres et qui, pour sa part, se porte comme le pont Neuf.

—Cette belle-mère est un phénix.

—Pourquoi phénix?

—Elle renaît de ses gendres!

---

A l'Odéon, pendant la représentation de *Kean*, la pièce d'Alexandre Dumas.

On joue l'acte de la taverne.

—A tout une poigne, ce Kean! S'il continue, il va lui enfoncer les côtes à ce pauvre matelot.....

—Oui, c'est sans doute de là que vient l'expression : "Accommoder les tripes à la mode de Kean."

---

En sortant de la sacristie, après la célébration d'un mariage.

Deux invités, à demi-voix :

—Est-ce que le marié vous a dit quelque chose, quand vous êtes allé lui dire la main.

—Non; les grandes douleurs sont muettes.

# LE JOUR DE L'AN
—D'UN—
# MALHEUREUX.

I

Vous ai-je déjà parlé de Mme de Portalègre? Sous l'Empire, elle était jolie; elle est beaucoup mieux aujourd'hui, parce qu'elle a trente-cinq ans. On ne vieillit qu'en province; à Paris, la beauté s'acquiert; c'est un art qu'il faut apprendre, et, trop jeune, on n'y entend rien. Quelqu'un demandait à un homme plein d'expérience s'il aimait la petite comtesse de C....., récemment entrée dans le monde : "Non, répondit-il, mais je l'aimerai". D'ailleurs les fruits mûrs offrent un rare avantage en ce temps où la vie se hâte : on n'a pas la peine de les cueillir, ils tombent d'eux-mêmes. Mme de Portalègre, à ce qu'on raconte, tombe volontiers.

Mais, si elle a des amants, on ignore généralement pourquoi.

Aussi parfaitement inexplicable que parfaitement belle, froidement impérieuse, elle ne cède sans doute que pour posséder, ne se donne que pour posséder, afin d'être maîtresse. Car nul ne l'a entendue prononcer une parole de miséricorde, ne l'a vu pleurer une larme de tendresse! Elle est la barbare et sereine triomphatrice. Si on s'avisait de lui servir à dîner le cœur de son dernier amant, elle en mangerait sans déplaisir, même sortie, et je crois qu'elle en redemanderait, s'il était bien accommodé.

Avant-hier, le salon où je lui faisais ma visite de nouvelle année était tout encombré de bibelots exquis. Dans un désordre fou et charmant, sur la marqueterie des tables, sur le satin fleuri des fauteuils et des pouffs, sur l'ébène du long piano, les émaux japonais, grands vases ou coupes frêles, harmoniaient leurs splendeurs un peu éteintes; les éventails aux branches d'ivoire ajouré, aux feuilles peintes de tons vifs, s'ouvraient à demi, comme des ailes d'oiseaux exotiques, sur des coffrets de cristal, si transparents qu'on ne les aurait pas vus, n'eussent été leurs fermoirs d'or; les statuettes de bronze frigoriant fièrement, leur nudité vertueuse par le froid criant! Et jolis petits paniers dorés et des boîtes de satin mauve, pailles, rose, où les mille bonbons juxtaposent et amoncellent toutes les couleurs d'une palette folle; et, sur tout cela, d'un écrin entr'ouvert ruisselaient, avec les courbes d'une queue de lézard, les pierreries ensoleillées d'un collier, d'un bracelet ou d'une longue chaîne; et, parmi l'éblouissement de ces élégantes richesses, Mme de Portalègre promenait sur elles, rarement, dans les intervalles de la causerie, un regard qui ne voit pas, faisait songer, avec sa grâce indifférente, à quelque paisible immortelle, à peine satisfaite, qui a daigné accepter des offrandes.

Comme, demandai-je, n'est-ce pas Horace Berchon qui vous a envoyé ces!

Je désignais une petite boîte en carton bleu satiné, fermée d'une guenne d'or doré, une de ces boîtes que l'on trouve dans les épiceries et qu'on fait remplir de dragées et de pralines, achetées à la livre; il avait l'air bien misérable et bien chétif, tout honteux, ce pauvre cadeau-là, parmi tant de somptueux présents.

—Oui, répondit elle étonnée; vous le saviez?

—Je l'ai deviné.. Ce pauvre Horace..

—Ah! c'est vrai, je me rappelle, M. Berchon est employé dans un Chemin de fer, n'est-ce pas? Il n'est pas riche; il gagne péniblement sa vie. Eh bien! pourquoi ne reste-t-il pas dans son monde? Il n'aurait pas dû se faire présenter à moi.

—Il vous aimait.

—Vous croyez?

—Il vous aimait, madame, profondément. Ignorez vous l'histoire de cet amour? Elle est un peu romanesque. Une fois que vous revenez de Trouville, vous avait failli tomber en descendant du wagon; quelqu'un s'est précipité, vous a retenue,—un homme piètrement vêtu, un employé, comme vous dites. C'était Horace Berchon. Par malheur, vous lui avait dit : "Merci," et votre voix est de celles que jamais plus on n'oublie.

—C'est ainsi qu'il est devenu amoureux de moi!

—Ainsi.

—C'est très amusant.

—Tout à fait amusant.

—Mais qui donc me l'a amené?.... Je ne me souviens plus.

—Moi.

—Ah! ah!..

—Il souffrait beaucoup de ne pas vous revoir. Je le connaissais depuis longtemps; nous avions été au Collège ensemble. Il m'a tant prié que j'ai fait ce qu'il voulait.

—Vous avez eu le plus grand tort.

—Certes!

—Mais, demanda-t-elle avec un sourire, pourquoi disiez-vous qu'il m'aimait?.... Il ne m'aime donc plus?

—Non.

—Déjà!

—Il est mort, madame.

—Oh! il est mort! dit-elle, sans songer à ne plus sourire.

—On l'a enterré ce matin.

—Et que lui est-il donc arrivé, pour mourir.

—Rien; il a acheté cette boîte de bonbons, voilà tout.

II

L'histoire était simple et lugubre.

A revoir souvent cette femme, Horace Berchon était devenu fou. Reçu à l'Hôtel Portalègre, les soirs de grandes fêtes, il se tenait dans quelque coin, timide, la dévorant du regard. On ne prenait pas garde à cet inconnu, personne ne lui parlait. Une fois pourtant, quelqu'un lui adressa la parole :—"J'aime ses voitures, ses voitures, je vous prie", croyant qu'était un domestique à cause de son habit défraîchi et de son gilet trop montant.

Ce costume de soirée! pour le payer,—on parlait seulement,—il avait vendu tous ses autres vêtements. N'ayant plus que lui, il était obligé de le porter tous les jours, même pour aller à son bureau. Cela s'use vite, le drap fin; Horace avait l'air, parmi les danseurs élégants, d'un mendiant en habit noir. Pendant tout cet hiver, il ne manqua pas, quand il se retirait, le plus tard possible, il avait soin de guetter, pour sortir, le moment où il n'y avait personne dans l'antichambre,—afin qu'on ne s'aperçut point qu'il ne reprenait point de pardessus.

De ces soirées il rapportait dans sa petite chambre d'hôtel,—près de la gare de Lyon,—la vision de l'éblouissante créature traînant, décolletée, des dentelles et des soies entre une double haie de lutte; et, toute la nuit, sur le petit oreiller chaud de sa fièvre, il baisait des épaules et mordait des cheveux.

Décembre touchait à sa fin. Horace Berchon, tout à coup, un matin, en remarquant que l'on bâtissait de petites baraques sur le boulevard pensa à une chose : tous les hommes qu'il rencontrait dans les salons de l'hôtel Portalègre enversaient des étrennes à la marquise, certainement. Pourquoi ne envoyer, lui aussi, comment ferait-il?

Oh! son ambition n'allait point jusqu'à acheter l'un de ces précieux brimborions que l'on admire aux étalages des magasins somptueux; il faudrait bien qu'il se résignât à n'offrir que des bonbons dans quelque pauvre boîte, mais cela, si peu que ce fût, le pourrait-il autrement? Hélas! pour apaiser le tailleur qui réclamait cent francs encore,—à cause de l'habit déjà usé,—il avait dû engager ses appointements de Décembre, et comme il n'était employé que depuis trois mois, il n'avait aucune gratification à espérer. Ainsi, pas d'argent! et par suite, pas d'étrennes à Mme de Portalègre! Pas même quelques marrons glacés dans un sac de papier blanc où le nom du confiseur resplendit en lettres d'or!

A mesure qu'approchait le fatal jour de la nouvelle année, son angoisse redoublait, devenait intolérable. Il lui aurait fallu dix francs au moins! Oui, avec dix francs, il aurait pu avoir, peut-être, quelque chose de "convenable". Mais où les trouver? Dix francs qu'on n'a pas, c'est comme un million qu'on cherche.

Et le premier janvier arriva.

Dès le jour levé, Horace Berchon, sans boire ni manger, sans sommeil, entendit des pas rapides dans la rue. Des hommes, qui avaient de l'argent, eux, allaient acheter des cadeaux pour leurs parents, pour leurs femmes, pour leurs maîtresses! Lui seul n'avait pas le sou, lui seul ne pouvait rien donner!

Ne rien donner à celle qu'il aimait cent fois plus qu'aucun homme n'avait jamais aimé maîtresse, femme, ou parent! Et, sans nul doute, Mme de Portalègre remarquerait cette abstention. Elle croirait qu'il n'avait ni pensé à elle, ou bien elle dirait : "C'est un jeune homme mal élevé!"

Il sauta du lit. Il irait chez les amis qu'il avait. Brave garçon, et pauvre, il aimait à les savoir riches, mais, cette fois, il vaincrait ses répugnances et quémanderait. Dix francs, enfin, ce n'est pas grand chose; on pouvait bien lui prêter dix francs; il les requérait à la fin de l'an-vier.

Horace Berchon n'eut point de chances quelques-unes de ses amis étaient déjà sortis, d'autres se trouvaient sans argent, la plupart objectaient qu'ils avaient beaucoup d'étrennes à faire eux aussi.

Ce fut une affreuse journée de vaines démarches, d'humiliations amères; et, le soir, toute espérance perdue, n'ayant pas dîné, harassé, il s'appuya contre un mur, les yeux pleins de grosses larmes.

Bonsoir, il pouvait un cri de lui crier! Il avait son habit! Il pouvait le vendre! On lui en donnerait au moins dix francs. Oui, oui, il fallait le vendre!

Comment ferait-il, sans frac, pour aller aux soirées de Mme de Portalègre? Il verrait plus tard, il s'arrangerait, un autre tailleur lui ferait crédit. Le plus pressé, c'étaient les étrennes, les indispensables étrennes!

Il entra chez un acheteur de défroques, ne put obtenir que huit francs en échange du vêtement, assez râpé il est vrai, courut à une boutique d'épicerie élégante de bonbons et de coffrets de soie sous le gaz.

Mais, pour huit francs, il ne trouva rien qu'un pôt décemment offrir, à une si grande dame que Mme de Portalègre sous de plus, il n'aurait en que l'embarras du choix. Il regardait une mignonne boîte bleue, nouée d'une ganse d'or, qui aurait joliment fait son affaire.

Il revint essoufflé, chez la marchand d'habits, vendit son gilet,—deux francs, tant juste,—retourna chez l'épicier, acheta la boîte, et courut à l'hôtel Portalègre, où il remit les bonbons au concierge en détournant un peu la tête pour ne pas être reconnu.

Enfin! il était rendu! Lui, pauvre diable, comme les beaux jeunes hommes des bals, il donnait des étrennes à la marquise. Un fier contentement lui gonflait la poitrine.....

Alors, seulement, il s'aperçut qu'il grelottait, qu'il était glacé, tant son corps était froid comme de la glace. Depuis une heure, il allait en manche de chemises dans l'air vif du soir! Il voulut rentrer chez lui, très vite, mais il lui était à peine marcher, il chancelait, frissonnait, il avait peine à se tenir droit. Les gens croyaient que c'était un homme ivre. Cela lui fut très difficile de se traîner jusqu'à sa maison, et, dans les escaliers, il tomba.

On le trouva là, suffoquant, avec des paroles de délire, et on le porta dans son lit; un médecin appelé à la hâte parla de congestion pulmonaire.

Horace Berchon mourut le surlendemain.

III

Mme de Portalègre avait écouté de récit, tranquillement, en fixant tantôt sur moi, tantôt sur la boîte bleue, la limpidité féroce de ses grands yeux verts.

Quand je me tus, elle ne dit rien encore; ce fut un long silence.

Je sortis, après un salut.

De l'antichambre, où un valet de chambre m'aidait à endosser mon pardessus, je pouvais voir l'intérieur du salon, dont la porte était restée entr'ouverte. Mme Portalègre, assise devant la cheminée, tenait sur ses genoux la pauvre boîte à gazon d'or. Elle l'avait ouverte, considérant les bonbons,—des bonbons communs, des marrons glacés en miettes, pralines décolorées.

Elle en prit un, le mangea, sourit, en mangea un autre, et un autre, puis d'autres, en souriant toujours; elle avait l'air de les trouver excellents.

CATULLE MENDÈS.

---

Quillembois, domestique à l'institution des sourds muets, vient trouver le directeur :

—Qu'y a t il, demande celui-ci?

—Monsieur le directeur, répond Quillembois, c'est un muet qui voudrait bien vous *parler!*

---

Aux obsèques du comte de K....., les membres de la famille, et un grand nombre d'amis, attendaient, au salon, la levée du corps.

Au moment où le convoi quittait la cour, le valet de chambre du comte ouvre très ému, la porte du salon et dit, dans son trouble :

—Messieurs, voilà monsieur qui sort.

---

A la gare de Lyon.

Un conscrit, qui va rejoindre, embrasse tendrement la grisette :

—Une place pour Aix, sous plait!

—Quelle classe?

—1890.

Tête de l'employé.

---

Gontran conte ses peines d'amour à Gaston :

—A! mon ami, elle me trompe, moi qui l'aimais tant; je n'ai plus qu'à mourir; j'hésite seulement sur la façon d'en finir. Le revolver, la rivière, la corde.

—Prends le chemin de fer.

---

Deux philosophes rêvent dans le cimetière, où ils ont accompagné un ami.

—Que vous en pense quelque regrets.

—Que veux-tu! fait l'autre. Encore un qui ne dira plus de mal de nous!

# BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 16 janvier 1892.

COMPTOIR D'ESCOMPTE (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

| | |
|---|---|
| Jusqu'ici cette semaine..... | $1,942,514 00 |
| Même temps la semaine dernière.. | 2,429,830 00 |
| | $126,683 00 |
| | 99,767 00 |

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE. — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20-marcs, $4 80@4 70; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doubles mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70@4 80; 20-pesos, mexicains, $15 40@15 60; or massif américain, 99@99½c.; or léger américain, 97@99c.; dollars mexicains, 73@75c.; sols péruviens, 71@72c; pesos chiliens, 71@72; argent massif américain, 80@90c. par oz; 5-francs, 85@95c.; argent anglais, par £, $4 60@4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 18½@19½; reichsmarks, billets, 23@24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans.—Il n'y a plus d'argent sur le marché, mais comme la demande continue basse, les taux restent forts.

| | |
|---|---|
| Papier exceptionnel..... | —@8 |
| do A1..... | —@8 |
| Prêts sur garanties collatérales..... | 6@7 |
| Time do do..... | 7@8 |
| Papier hypothécaire..... | —@8 |

New-York.—Taux de l'argent 2½@0.

Londres.—Taux de la Banque d'Angleterre 3½; consols 95⅝, à 95 13/16. U. S. 4's 120½.

Paris—Rentes—95.20.

Argent en lingots (par oz fin) — Londres 43; New York 92⅝; Nlle-Orléans 93¼.

CHANGE.

REICHSMARKS—94¼.

LE STERLING est stable.

| | |
|---|---|
| Commercial (60 jours).. | 481½@— |
| Traites de banques (60 jours)..... | 485 |

LE FRANCS sont stables.

| | |
|---|---|
| Francs de commerce (60 jours)... | 5.23½ |
| Traites de banques (60 jours)..... | 5.15 |

LE CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.

| | |
|---|---|
| Traites de commerce 1 pair. | |
| Traites de banques $1 00 de prime. | |
| Taux de collection des banques $1 50 de prime. | |

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

| | |
|---|---|
| 20 actions Waterworks Co..... | 83½ |
| 10 actions S O Brewing As..... | 118½ |

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

| Banques. | Valeur Obligations | Demandées par | Offertes de |
|---|---|---|---|
| American National..... | 100 | .... | .... |
| Bank of Commerce..... | 10 | 11½ | 15½ |
| Canal & Banking Co..... | 100 | 167½ | 175 |
| Citizens'..... | 100 | 92½ | 96 |
| Germania National..... | 100 | 211 | 224 |
| Germania Savings..... | 100 | .... | .... |
| Hibernia National..... | 100 | 200 | .... |
| Louisiana National..... | 100 | .... | .... |
| Louisiana Savings..... | 100 | 166 | 174 |
| Mutual National..... | 100 | .... | 115 |
| N. O. National..... | 100 | 710 | 775 |
| Peoples..... | 100 | .... | .... |
| State National..... | 100 | .... | .... |
| Union National..... | 100 | .... | .... |
| Whitney National..... | 100 | .... | .... |
| Southern National..... | 100 | .... | 105 |
| Traders'..... | 100 | .... | 111½ |
| **Compagnies d'assurance.** | | | |
| Crescent Ins. Co..... | 100 | .... | 62½ |
| Firemen's..... | 50 | .... | .... |
| Germania Ins. Co..... | 100 | .... | .... |
| Hibernia Ins..... | 100 | .... | 64½ |
| Home Ins..... | 100 | 106 | 116 |
| Lafayette..... | 50 | 78 | .... |
| Mechanics Mutual..... | 100 | .... | .... |
| Mechanics and Traders..... | 100 | .... | 130 |
| New Orleans Ins. Ass..... | 30 | .... | .... |
| New Orleans Ins. Co..... | 100 | .... | .... |
| Sun Mutual Ins..... | 50 | .... | .... |
| Southern Ins. Co..... | 100 | .... | .... |
| Teutonia Ins..... | 100 | 140 | .... |
| Pelican..... | .... | .... | .... |
| **Chemins de fer urbains.** | | | |
| Carrollton..... | 100 | 119½ | 125 |
| Citizens'(N)..... | 100 | 87½ | 87½ |
| Canal and Claiborne..... | 40 | .... | .... |
| New Orleans City..... | 100 | 127½ | .... |
| Orleans Railroad..... | 50 | .... | .... |
| St-Charles Street..... | 50 | 86 | .... |
| **Actions diverses.** | | | |
| N. O. Slaughter-house..... | 50 | 46½ | 49 |
| Imp. Gaslight and Warehouse..... | 100 | .... | .... |
| Jefferson City Gas Light Co..... | 100 | 74 | 86 |
| Louisiana Ice Man. Co..... | 50 | .... | .... |
| Metairie Cem'y Ass..... | 100 | .... | .... |
| N. O. Gas Light Co..... | 100 | 96½ | 98½ |
| N. O. Waterworks Co..... | 100 | .... | .... |
| N. O. Brewing Ass..... | 100 | 118½ | 120 |
| N. O. Cold Storage Co..... | 100 | .... | .... |
| French Opera Association..... | 250 | .... | .... |
| Sugar Stand Co..... | 50 | .... | .... |
| Standard Gas Light Co..... | 100 | .... | .... |
| Standard Gauge & Chem. Co..... | 100 | .... | .... |
| St. Martin & Cit Works..... | .... | .... | .... |
| Standard Fertilizer Co..... | 10 | .... | .... |
| Jockey Club..... | 100 | .... | .... |
| Comb. T. Stand..... | .... | .... | .... |
| M. L. & R. As..... | .... | .... | .... |
| Edison Elec. Illuming. Co..... | .... | .... | .... |
| Tchamine Ferment Co..... | .... | .... | .... |
| Rennets (Pre)..... | 100 | .... | .... |
| Varis. Theatre..... | .... | .... | .... |
| Graham P. S. Co..... | 10 | .... | .... |
| Cherokee Iron Manfg Co..... | .... | .... | .... |
| Jackson Brewery Bonds..... | .... | .... | .... |
| C. C. Fonsière Co..... | .... | .... | .... |
| **Bons d'Etat.** | | | |
| Louisiana 4's..... | 85 | 86½ | .... |
| Louisiana 3's..... | .... | .... | .... |
| **Bons de ville.** | | | |
| Premiums..... | 159½ | 159¾ | .... |
| Premium draw number..... | .... | .... | .... |
| Privilege on Premiums..... | .... | .... | .... |
| Consolidated 6's A..... | .... | .... | .... |
| Consolidated 6's Crescents..... | .... | .... | .... |
| Extended 6's, Consol..... | .... | .... | .... |
| Extended 6's, Consol. Crescents.. | 105½ | 106½ | .... |
| Extended 6's..... | .... | .... | .... |
| Extended 6's, R. R..... | .... | .... | .... |
| Extended 6's, Waterworks..... | .... | .... | .... |
| Extended 6's, Park..... | .... | .... | .... |
| City Debt cert certification..... | 100½ | .... | .... |
| Consolidated coupons..... | 100½ | 102½ | .... |
| City 5's..... | 100½ | .... | .... |
| City 7's, old..... | .... | .... | .... |
| City 7's, new..... | .... | .... | .... |
| City 7's, gold..... | .... | .... | .... |
| Houston Funding..... | .... | .... | .... |
| Houston Reg. Cons..... | .... | .... | .... |
| **Bons divers.** | | | |
| United States 4's..... | .... | .... | .... |
| Canal and Claib. St. R. R. mort.. | 100½ | 103 | .... |
| Jackson R. R. 2d mort. coup..... | .... | .... | .... |
| Jackson R. R. 2d mort. debt..... | .... | .... | .... |
| Cotton Exchange Stock..... | .... | .... | .... |
| Board of Trade Stock..... | .... | .... | .... |
| Produce Exchange Stock..... | .... | .... | .... |
| Mob. Dealers and Lumb. Ex..... | .... | .... | .... |
| Sugar Exchange..... | .... | .... | .... |
| Morgan's L. and T. R. R. 7's..... | .... | .... | .... |
| Morgan's L. and T. R. R. 6's..... | .... | .... | .... |
| New Orleans Gas bonds..... | .... | .... | .... |
| Tex. & Pacific RR. 1st gold mort. | 82 | .... | .... |
| Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.. | 48 | .... | .... |
| St Charles Street Ex. bonds..... | .... | .... | .... |
| Crescent City RR. 1st (1893)..... | .... | .... | .... |
| Crescent City RR. consols..... | .... | .... | .... |
| N. O. City Railroad Co. mort..... | 118 | .... | .... |
| Carrollton RR. Co. mort..... | .... | .... | .... |
| Carrollton RR. Co. mort (1892).. | .... | .... | .... |
| Carrollton RR. Co. mort (1903).. | .... | .... | .... |
| N. O. Waterworks Co. 1st mort.. | .... | .... | .... |
| N. O. Brewing Association bonds. | 103½ | 104½ | .... |
| Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.. | .... | .... | .... |
| Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.. | .... | .... | .... |
| Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.. | .... | .... | .... |
| La. Electr. Light Co. 1st mort.. | .... | .... | .... |
| La. Electr. Light Co. 2d mort.. | .... | .... | .... |
| Lewis S. Cotton Press mort..... | .... | .... | .... |
| Elyton Land Company bonds..... | .... | .... | .... |
| Milneburg Bonds..... | 103 | .... | .... |
| Cotton Exchange 1st mort..... | .... | .... | .... |
| **Certificats et Warrants.** | | | |
| State Warrants, ordinary, 1884.. | .... | .... | .... |
| State Warrants, ordinary, 1885.. | .... | .... | .... |
| State Warrants, ordinary 1886.. | .... | .... | .... |
| State Warrants, ordinary, 1887.. | .... | .... | .... |
| State Warrants, ordinary, 1888.. | .... | .... | .... |
| Police certificates..... | .... | .... | .... |
| School certificates..... | .... | .... | .... |
| City scrip, old..... | .... | .... | .... |
| City scrip, new..... | .... | .... | .... |
| Jan. int. cert. on State consols.. | .... | .... | .... |
| Unpaid State coupons, prior to 1873. | .... | .... | .... |
| 25 de 1880..... | .... | .... | .... |
| Unpaid State coupons No 12..... | .... | .... | .... |
| Unpaid State coupons, prior to No 12. | .... | .... | .... |
| State school warrants..... | .... | .... | .... |
| **Unlisted Securities.** | | | |
| Rescue Ins..... | 5 | .... | 1.90 |

# BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés de Paris et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 2,000 balles et 1,100 à arriver.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de ¼ à ½c. plus bas que les cotons blancs.

| Aujourd'hui | | | |
|---|---|---|---|
| Low Ordinary..... | 5 1/16 | mars | 5 11/16 n. v. |
| Ordinary..... | 6⅛ | " | 5⅞ " |
| Good Ordinary..... | 6 7/16 | " | 6 11/16 " |
| Low Middling..... | 6⅞ | " | 6⅞ |
| Middling..... | 6 15/16 | " | 6 15/16 |
| Good Middling..... | 7 